

« Gueules cassées » et infirmières, hommes et femmes durant la Première Guerre mondiale

Dossier enseignant-e-s

Cette séquence vise à mettre en relief et à inscrire le témoignage d'Henriette Rémi, *Hommes sans visage*, dans son contexte. Pour cela, il nous est apparu pertinent d'adopter la perspective de l'histoire du genre, en la croisant avec les approches sociale et culturelle, toutes trois convergentes. Nous nous fondons sur l'historiographie qui, depuis les années 1990, examine la vie quotidienne des soldats et de leurs familles, le vécu de la blessure ou de la séparation, la place des femmes dans les guerres et les représentations à l'oeuvre pendant les conflits. Nous ne nous limitons pas à un cadre spatial particulier, puisque l'intérêt du témoignage d'Henriette Rémi consiste aussi en ce qu'il rend l'échelle nationale non pertinente : il renvoie au contexte allemand (voir la postface de l'ouvrage), son auteure est suisse et il a été validé par des historien-ne-s français-es pour décrire la guerre en France, en particulier Sophie Delaporte¹, sur qui se fonde une bonne partie de la séquence.

Le récit d'*Hommes sans visage* illustre les nouveaux rôles qui incombent aux hommes et femmes: celui de combattant d'un autre type de guerre et celui d'infirmière bénévole. Il renvoie à deux icônes de la Première Guerre mondiale : le guerrier et l'« ange blanc », qui illustrent bien le décalage entre les modèles et la réalité vécue, entre la représentation sociale et la perception de soi. Plus largement, il montre qu'avec la mobilisation², on assiste à une séparation radicale des sexes. Hommes et femmes vivent pendant le conflit des expériences différentes et non synchrones. La Grande Guerre affecte différemment les uns et les autres. Pour les hommes, elle est souffrance et traumatisme ; pour les femmes, elle n'est pas seulement douleur des séparations et des deuils, mais aussi l'ère du possible.

Ainsi, à partir du témoignage d'Henriette Rémi, la première partie de la séquence représente un premier niveau de montée en généralité puisqu'elle donne des explications sur les «Gueules cassées» et les infirmières. Puis les parties 2 et 3 inscrivent ces acteurs et actrices dans le cadre plus large des expériences masculines et féminines durant la Grande Guerre.

¹ Voir bibliographie.

² Il serait souhaitable qu'une présentation générale de la Première Guerre mondiale précède cette séquence.

Objectifs et problématisation

- La séquence vise à faire réfléchir les élèves au rôle d'un événement dans la périodisation d'une époque, aux concepts de rupture et de continuité. Elle examine en quoi la guerre a changé les hommes, les femmes et leurs relations. Il s'agit de se demander si les catégories de genre ont été déconstruites ou au contraire renforcées par le conflit. Dans quelle mesure la guerre a-t-elle modifié les identités sexuées? Constitue-t-elle une rupture dans l'histoire du féminin et du masculin, ou au contraire renforce-t-elle la continuité des stéréotypes de sexe? Plus simplement, a-t-elle héroïsé les hommes ou au contraire mis à mal leur virilité? A-t-elle émancipé les femmes ou a-t-elle eu plutôt un effet conservateur?
- La séquence propose aussi de comparer le passé et le présent. L'idée est de déconstruire des stéréotypes de genre en adoptant une perspective historique. Les élèves réfléchiront aux valeurs qui définissent le masculin et le féminin et à leur évolution. La bravoure guerrière est-elle encore un trait viril? Les femmes sont-elles toujours associées au dévouement et aux soins? Dans quelle mesure ces caractéristiques sont-elles spécifiques? Quelles sont les limites de genre qu'on impose aux femmes et aux hommes? Les changements produits par la guerre permettent de mettre en évidence le caractère socialement construit des catégories sexuées, ce qui devrait favoriser une remise en question des contraintes qui continuent aujourd'hui de polariser le féminin et le masculin. On pourra aborder certaines questions de société comme par exemple le choix presque exclusivement féminin des professions de la santé ou l'engagement des femmes dans l'armée et leur participation aux guerres.

En fonction du degré scolaire et du type de classe (de la 11^e du CO à la 3^e du Collège, en passant par la 1^{ère} de l'EC ou les 2^e ou 3^e de l'ECG), on pourra situer le débat à divers niveaux et retenir différents documents. Quelques pistes d'analyse accompagnent les sources présentées, mais il est évident qu'elles n'en constituent pas une exploitation systématique et complète.

Déroulement et documents

Élément déclencheur

Le point de départ de la séquence peut consister en la lecture d'*Hommes sans visage* ou, pour les classes qui ne liraient pas le témoignage, en une discussion sur la base des images présentées en guise d'élément déclencheur dans le Dossier élèves (pp. 1-3). Celles-ci doivent susciter le questionnement afin de problématiser le sujet et de définir les objectifs de la séquence (p. 4).

(Dans l'image de la guerre de 1870, les soldats sont debout ou à cheval, dressés, fiers; on relèvera l'héroïsme de la charge à cheval, de la puissance de l'avancée, du mouvement, de la force du galop, du sabre au clair, etc. Par contre, sur la photo des poilus, on constate leur position couchée, à moitié enterrés, enfouis, statiques: ils subissent. Cette opposition est reprise dans la partie 2.)

1. Contextualisation du témoignage : les « Gueules cassées » et les infirmières (Dossier élèves pp. 5-15)

Selon le degré de la classe, on transmettra les savoirs présentés avant, après, ou en alternance avec la lecture du témoignage (ou à l'aide des extraits reproduits dans le dossier), en les élaguant, en les organisant en un questionnaire, etc.

Les photos (p. 5 et 7) ont pour but d'aider les élèves à se représenter le contexte. Il est évident que l'on trouve de nombreuses autres images, notamment sur le web. Pour les classes ayant plus de difficulté, le court témoignage d'une « Gueule cassée » (p. 8) peut se prêter à une discussion afin de permettre aux élèves de s'exprimer et de s'appropriier le sujet. Des espaces sont prévus aux pages 8 et 9 pour noter des éléments de synthèse, à reporter plus tard dans les parties 2 et 3.

Cette première partie comporte aussi un bref témoignage d'une infirmière (p. 9). Puis elle se termine par un éclairage sur le mythe de l'« ange blanc », qui suscitera une discussion sur les valeurs liées aux soins, à la santé et au social, qui définissaient la féminité au début du XXe siècle. La discussion pourra se fonder sur des cartes postales de l'époque (pp. 10-13) et sur une source écrite (texte du Dr Fromaget, p. 14) et déboucher sur une comparaison avec le présent, à l'aide de deux extraits de la brochure *Les chiffres-clés de l'égalité* (p. 15).

2. L'expérience des combattants (pp. 16-18)

Après une présentation générale, ces parties 2 et 3 comportent quelques sources qui donnent lieu à des questionnements et à des discussions, qui peuvent être ensuite mis par écrit sous la forme de tableaux de synthèse. Les sujets se prêtent peut-être à une organisation des discussions par catégorie de sexe, soit en deux demi-classes, soit au sein de petits groupes, afin d'aviver l'identification et la motivation des élèves.

La lettre de Maurice Drans et l'exercice qui l'accompagnent (p. 16) permettent de distinguer représentations et réalité.

Puis la lettre de Victorine Garrigue à son mari Marcel (p. 17) illustre les mécanismes de construction du genre.

Enfin, après un éclairage théorique sur le concept de stéréotype (p. 18), cette partie se termine par une discussion sur la question des ruptures et continuités du stéréotype militaro-viril (p. 18).

3. La vie des femmes pendant et au sortir de la guerre (pp. 19-25)

Cette partie traite des nouvelles expériences que vont faire les femmes durant le conflit, à la campagne, avec l'*Appel aux femmes françaises* de Viviani (p. 19), une photo de *Femmes au labour* (p. 19) et une lettre du poilu Jean Dron (p. 20-21), et en ville, avec une image d'*Ouvrières de guerre au travail* et un témoignage de Marcelle Capy (p. 22). Nous n'avons bien sûr pas pu être exhaustifs et ne traitons par exemple pas des mairaines de guerre.

Les documents suivants, une déclaration du directeur du Crédit Lyonnais (p. 23), une caricature (p. 23), un extrait de manifeste des instituteurs de la Seine (p. 24), les propos du directeur de la Compagnie des omnibus (p. 24), un texte de Doleris et Boucastel (p. 25) et deux photos de monuments aux infirmières (p. 25 et 26) sont l'occasion de discuter des représentations et des stéréotypes sexués, ainsi que d'appréhender les mécanismes de construction de la domination. Certaines questions évoquées par ces sources pourront être reliées au présent (l'accès des femmes à l'embauche, l'interdiction de conduire pour les Saoudiennes, etc.). Enfin, sont présentées la situation des femmes au sortir de la guerre et les retrouvailles avec les hommes, avec un extrait de l'ouvrage de Françoise Thébaud (p. 26), pour déboucher sur une discussion : la guerre a-t-elle émancipé les femmes ? (p. 27)

1. Contextualisation du témoignage

a. Les « Gueules cassées »

Les «Gueules cassées» illustrent les conséquences de la violence de guerre sur l'individu et l'ampleur des phénomènes de déstructuration de la personnalité et de désocialisation engendrées par le combat. Il y a toujours eu des blessés de la face mais leur fréquence s'accroît durant la Première Guerre mondiale (entre 10 000 et 15 000 pour la France).

Evacuations

Depuis le front, les blessés sont évacués vers un poste de secours, puis vers une ambulance chirurgicale (baraque opératoire à quelques km des lignes), puis dans des centres spécialisés de l'avant et pour finir, une fois les blessures cicatrisées, dans des centres chirurgicaux de l'arrière, pour la reconstruction du visage. Il y a aussi des hôpitaux temporaires, installés dans des écoles, des casernes, hôtels. Les évacuations sont difficiles (on tire sur les brancardiers), longues (certains auraient pu survivre si elles étaient intervenues à temps), car au début du conflit le Service de Santé est insuffisant. Des complications surviennent comme des hémorragies, des infections. Un nombre non négligeable de blessés maxillo-faciaux devinrent aveugles.

Hommes sans visage, pp. 18-19

Traitements

Les blessés de la face sont soumis à de multiples interventions, durant en moyenne deux années de traitement ; ils subissent de très fréquentes opérations, douloureuses, notamment des greffes, avec des résultats le plus souvent décevants. Certains utilisent des prothèses, temporaires ou définitives, ainsi que des bandages pour cacher les blessures. La chirurgie réparatrice de la face est une spécialité naissante, qui progresse lentement durant la guerre.

Conséquences psychologiques

Les lésions faciales ont provoqué beaucoup plus de troubles psychologiques que physiologiques, car la mortalité est faible (la gangrène n'est pas redoutée pour le visage, suffisamment irrigué). Défiguré, le blessé est confronté à l'expérience de devoir reconnaître un visage qui n'est plus le sien. Le stade du miroir était une étape fondamentale pour la formation d'une nouvelle image de soi ; il provoquait au début un véritable traumatisme et était interdit dans les hôpitaux.

Hommes sans visage, p. 47

Ce type de blessures affecte toujours sérieusement le moral.

Retrouvailles avec la famille

Les rencontres avec les familles étaient préparées par le personnel médical et faisaient l'objet de rituels pour atténuer le choc.

Hommes sans visage, p. 41

Les retours dans le cercle familial furent variés, selon la visibilité des séquelles, avec toute la gamme des attitudes humaines, du rejet horrifié à la tendresse compatissante et aimante (*Hommes sans visage*, p. 43-44). Des épouses passèrent outre leur répugnance et s'occupèrent de leur mari, d'autres furent incapables de reprendre la vie commune, des enfants furent épouvantés par la vue de leur père (*Hommes sans visage*, p. 81).

Hommes sans visage, p. 65-66

Rôle du personnel médical

Le personnel médical a joué un rôle clé. L'expérience éprouvante, insupportable, que connaissent les défigurés de la face a induit une infantilisation des malades. Cette infantilisation fit du couple composé du chirurgien et de l'infirmière un substitut des figures paternelle et maternelle.

Hommes sans visage, pp. 34-35

Le chirurgien avait une attitude autoritaire, voire peu avenante, distante, pour ne rien laisser transparaître de la répulsion qu'inspiraient les blessés, afin qu'ils gardent espoir. C'est pour cette raison aussi que les chirurgiens limitaient ou interdisaient les visites des familles (*Hommes sans visage*, bas de la page 21). Les blessés ont sacralisé les chirurgiens, n'ont cessé de leur exprimer leur gratitude.

Hommes sans visage, p. 48

Les infirmières ont joué un rôle fondamental aussi (voir photos Dossier élèves, pp. 5-6). Parfois, leurs premières réactions en voyant les défigurés sont terrifiées et révèlent aux blessés combien sera difficile le retour à la vie civile.

Hommes sans visage, pp. 33-34

Mais elles les ont rassurés, aidés à oublier leur sort, accompagnés dans leurs sorties, redonné espoir. Leur tâche était particulièrement difficile, en raison des problèmes de communication (la plupart ne peut plus parler) et d'odeurs.

Hommes sans visage, p. 36

Importance de la communauté des blessés

Le visage étant un marqueur de l'identité, son démantèlement modifie le comportement, la relation à autrui, la sociabilité. Le contact avec le monde extérieur était redouté, les blessés se retranchaient dans l'univers clos et protégé de l'hôpital et de son personnel soignant, retardant l'échéance de la confrontation à autrui. Certains se replièrent complètement sur eux-mêmes, se murèrent dans le silence et subirent l'enfermement de ceux qui ont vécu un événement traumatique; beaucoup se sont

difficilement réintégrés et restèrent des exclus. A cela se sont ajoutées par la suite des difficultés matérielles.

Plusieurs disent qu'ils auraient préféré mourir, mais le nombre de suicides fut finalement infime, car le groupe, l'amitié entre blessés, a représenté une protection. En effet, le sentiment d'appartenance à la communauté de blessés semble avoir joué un rôle décisif pour accepter son handicap. Le supplice individuel s'est dilué en partie dans une souffrance collective. Le groupe des blessés adopte une attitude de gaieté, d'insouciance et de résignation. Le rire est important, dans une volonté d'exorciser les angoisses et les douleurs.

Après la guerre, les associations de mutilés ou de blessés de la face ont continué à jouer ce rôle. L'Union des blessés de la face a été créée très vite, en 1921, précocité qui témoigne de la détresse dans laquelle vivaient ces anciens soldats. En 1927 est inaugurée la Maison des blessés de la face, un château entouré de 40 hectares d'exploitation agricole, près de Paris, qui répondait à une nécessité matérielle et à un besoin moral ; conçue comme un refuge pour ceux qui désiraient se retirer du monde, elle accueillit en priorité ceux dont les capacités de travail étaient trop diminuées pour leur permettre une activité lucrative. Par la suite, la Maison accueillit les blessés de la face de la Deuxième Guerre mondiale et des guerres d'Indochine et d'Algérie.

En dépit de ces protections, les « Gueules cassées » ont provoqué des réactions de rejet, de peur, de pitié, de dégoût.

Témoignage d'une « Gueule cassée », Dossier élèves p. 8

On voit la crainte de ne plus susciter d'amour, de ne plus pouvoir séduire. Pourtant l'immense majorité d'entre eux trouvèrent à se marier, notamment avec des infirmières, phénomène que favorisa sans doute leur longue hospitalisation.

Pistes de discussion (p. 8) : en quoi l'apparence physique est importante pour l'attraction amoureuse ? Peut-on tomber amoureux-se ou épouser quelqu'un de défiguré, de laid ?

Discuter des facteurs de la nuptialité : démographiques (mortalité des jeunes hommes durant le conflit, au sortir de la guerre les femmes épousent des hommes plus jeunes), économiques, sociaux (l'homogamie est moins forte au sortir de la guerre, les femmes épousent des hommes mieux lotis socialement).

Hommes sans visage, p. 83

Conséquences des blessures de la face sur le stéréotype militaro-viril (p. 8) (éléments à reporter ensuite dans le tableau de synthèse, p.18)

Les conséquences de la violence de guerre demeurent particulièrement visibles chez les blessés de la face, pour longtemps. Par l'exemple des «Gueules cassées», on voit une atteinte spécifique à l'humanité et à la virilité des soldats, celle de leur image. Une vulnérabilité nouvelle touche de façon générale les combattants de la Grande Guerre, mais chez eux, elle est affichée sur leur visage.

Toutefois, une délégation de «Gueules cassées» fut placée par Clemenceau derrière la table où fut signé le Traité de Versailles en juin 1919, pour impressionner les plénipotentiaires. Clemenceau ne put d'ailleurs contenir son émotion, et les yeux pleins de larmes il leur dit : « Vous étiez dans un mauvais coin, cela se voit. » Dans la rue, ils reçoivent parfois des marques de sympathie. Leur blessure rappelait la brutalité de la guerre et plaidait pour leur conduite héroïque, ce qui a pu être parfois valorisant et leur procurer un sentiment de fierté.

b. Les infirmières

Symboliquement, l'infirmière est une des figures centrales de la Grande Guerre. C'est l'une des activités ayant le plus fortement contribué à rapprocher les femmes des hommes dans l'expérience de la guerre.

Mobilisation des infirmières

Dès la déclaration de guerre, les demandes affluent au ministère, des femmes s'engagent massivement, pour la première fois, dans l'action caritative en servant dans les hôpitaux ou les hospices, par patriotisme, pour se rendre utile (« Depuis longtemps, le sentiment de mon inutilité me pesait. », *Hommes sans visage*, p. 32), parfois pour assurer leur sort (être nourrie), par attrait pour l'uniforme (voile bleu bordé de blanc pour l'extérieur, longue cape bleue avec l'insigne de la Croix-Rouge, blouse blanche, tablier en pointe, voile blanc pour l'intérieur) et snobisme du soin aux blessés. Elles sont prêtes à aller tout près du front, par plusieurs milliers, (notamment dans des « auto-chir », voitures faisant fonctionner des salles d'opération grâce à un groupe électrogène), et courent des risques; beaucoup furent blessées et on compte des dizaines de victimes dans les sociétés de la Croix-Rouge.

100 000 Françaises furent occupées au Service de santé militaire, dont un tiers furent salariées. En effet, il y avait deux catégories de soignantes, issues de deux milieux sociaux :

- les infirmières salariées, avec un statut militaire temporaire, principalement des filles de la campagne, au nombre de 30 000 ;
- 70 000 bénévoles de la Croix-Rouge, des filles de bonne famille qui avaient suivi une formation donnée par les sociétés de secours de la Croix-Rouge (pour soigner les blessés en cas de catastrophes), en attendant le mariage. Leur travail va leur donner le goût de l'engagement et le sens des responsabilités sociales.

Relations infirmières-blessés

Les tâches des infirmières sont à la fois domestiques et thérapeutiques. Elles réconfortent, dispensent de la gaieté, recueillent les dernières confidences. Elles réapprennent à vivre au soldat blessé, aveugle, devenu totalement dépendant.

Témoignage d'une infirmière, Dossier élèves p. 9

Etre infirmière permet une initiation aux choses de la vie. En contradiction avec le code rigide de leur éducation, elles découvrent le sexe masculin, la chair, les classes

populaires et même les peuples de couleur. On constate un certain rapprochement des classes, puisque des femmes des catégories supérieures lavent, servent, soignent et consolent des paysans, sans rémunération. Les soldats gardent une certaine distance par rapport à cette différence de classe et les mariages entre blessés et infirmières n'auront jamais lieu que dans la même catégorie sociale.

Les médecins et l'opinion publique acceptent mal la présence de doctoresses. Pour trouver un travail, beaucoup de femmes médecins ne déclarent pas leur qualité et font fonction d'infirmières.

En 1918 de nombreuses infirmières sont renvoyées. Mais la profession sort valorisée de la guerre, puisqu'en 1922 est créé un diplôme. Celles qui ont œuvré durant la guerre seront embauchées en priorité dans la formation.

Cependant, le processus de professionnalisation ne s'est pas fait sans résistances, en raison de l'idée que le dévouement naturel aux femmes ne peut constituer une profession à part entière. Comment professionnaliser ce qui doit venir du cœur ?

Conséquences de l'expérience des infirmières sur le processus l'émancipation des femmes, p. 9 (éléments utiles pour remplir aussi le tableau de synthèse, p. 27)

Derrière ces activités de bienfaisance, se cache une importante transformation du mode d'être en société de ces femmes. Elles ont conquis un rôle social par une activité professionnelle. Elles découvrent une nouvelle existence, mêlée d'horreur et des souffrances du front, avec l'autonomie et l'indépendance. C'est pour certaines le moyen de se réaliser, de découvrir et d'exercer des capacités étouffées par la vie au foyer. Cet engagement leur a procuré une forme de bonheur, d'activité publique, de plaisir de domination dans une atmosphère de gratitude, une forme d'émancipation.

<i>Hommes sans visage</i> , p. 43

Conséquences de l'expérience des infirmières sur les relations hommes-femmes, p. 9 (éléments utiles pour remplir les tableaux de synthèse pp. 18 et 27)

Elles prennent conscience de la vulnérabilité masculine, ce qui a favorisé la tendresse interpersonnelle et transformé leur compréhension de la sexualité. Une tendance de réconciliation à long terme s'est installée entre les hommes et les femmes.

Le mythe de l' « ange blanc »

Comme on le voit dans les cartes postales (pp. 10-13), qui étaient destinées à la récolte de fonds pour les hôpitaux, l'infirmière est idéalisée (le blanc du voile symbolisant la pureté, la virginité) et déssexualisée (voir la légende de la troisième carte postale - *L'Ange Protecteur*- et la cornette en forme d'ailes).

Elle est le personnage féminin le plus louangé de la période. C'est un thème de choix des artistes. L'activité fut perçue par une partie de l'opinion comme un prolongement naturel et normal des attributs féminins (texte du Dr Fromaget, p. 14), les qualités et les fonctions d'infirmières étant identifiées à celles de mère, avec une infantilisation des blessés. Les vertus féminines sont soulignées, comme le dévouement, l'attention, la disponibilité, la sollicitude, l'écoute, la bienveillance,... mais aussi des valeurs considérées comme plus masculines comme le courage (en particulier pour les soins éprouvants aux « Gueules cassées », comme on le voit sur la photo du bas de la page 5).

La confrontation entre les photos et les cartes postales permet de mettre en tension ces deux types de valeurs. L'infirmière est le symbole de l'intrication de l'inversion des rôles et de la permanence des attributions traditionnelles durant le conflit.

Persistance de ces représentations

Aujourd'hui encore, les femmes sont majoritaires dans les professions de la santé, des soins, du social (prolongement des tâches domestiques). Ces filières débouchent sur des professions moins rémunérées et moins valorisées symboliquement. On pourra aborder cette question socialement vive par le biais de deux extraits (p. 15) d'une brochure publiée par le Service pour la Promotion de l'Égalité (que l'on peut se procurer gratuitement pour les élèves), et bien sûr par toutes sortes d'autres documents et médias actuels.

2. L'expérience des combattants

La Première Guerre mondiale constitue une rupture par rapport aux guerres précédentes :

- par sa durée
- par son caractère de guerre totale
- par le nombre de morts et de blessés
- par le franchissement du seuil de violence, dû aux nouvelles armes (gaz asphyxiants, bombardements, mitrailleuses à tirs continus, chars d'assaut) et la violence psychologique des bombardements et de la propagande.

Les morts

L'extraordinaire puissance des armes n'est pas encore intégrée dans la stratégie, on envoie des centaines de milliers de soldats à l'assaut à la baïonnette, qui sont fauchés par les armes automatiques. La guerre a fait 9 à 10 millions de morts et 20 millions de mutilés, de blessés. Chaque jour 900 soldats meurent en France, 457 en Angleterre, 1300 en Allemagne, 1459 en Russie. On est davantage tué que l'on ne tue. Seuls 3,2 % des soldats ont connu l'expérience de donner la mort.

Les blessés

Dans l'armée française, il y a eu 2 800 000 blessés sur 8 000 000 mobilisés, 300 000 mutilés, 2 millions d'invalides. 70% des blessures sont infligées par les éclats d'obus, qui provoquent des lésions beaucoup plus complexes qu'avant, arrachent n'importe quelle partie du corps ; les plus gros éclats enlèvent les visages, les têtes, les jambes, les bras, dilacèrent les ventres, parfois coupent en deux le corps. L'affrontement interpersonnel est très rare, seulement 1% des blessures est le fait d'armes blanches. Les hommes découvrent la perte de leur intégrité physique et de la maîtrise de leur corps.

Peur, impuissance, vulnérabilité

Le conflit bouleverse l'identité et l'image du soldat, qui prend conscience d'une vulnérabilité nouvelle. Dans les tranchées les hommes attendent, vivent la guerre comme une impuissance collective et privée, piétinent dans la boue et le sang, ce qui contraste avec les images de la guerre virile et triomphante dont on les avait nourris (voir les deux premières images de l'élément déclencheur, p. 1). Le combattant est désormais un homme qui a peur, peur de mourir, d'être blessé, mutilé, peur de perdre des camarades ; c'est un homme « couché, recroquevillé dans le danger, impuissant face à l'intensité du feu, tentant de supporter tant bien que mal sa propre terreur » (Audouin-Rouzeau, p. 202). La peur ternit l'image du combattant. L'expérience de la peur est partagée par tous et omniprésente dans les récits. Il faut subir et tenter de survivre à la « boucherie » ou encore à « l'abattoir », pour reprendre les termes des témoins.

De plus, loin de leur famille, ils souffrent de la séparation. Les liens sont toutefois maintenus grâce aux échanges épistolaires, très nombreux (les Français n'ont jamais autant écrit) et atténuent un peu la séparation physique, ainsi que les permissions. Mais les soldats craignent également d'être trompés et dirigés par leur femme, qui reprend leurs affaires, leur métier ; en outre, ils appréhendent d'être dominés par les infirmières, qui les soignent comme des enfants, craignent l'humiliation de leurs corps abîmés, manipulés.

Traumatismes

Le champ de bataille constitue donc un traumatisme. On en constate différentes manifestations, comme l'hystérie, qui concerne un nombre considérable de soldats, les névroses de guerre appelées obusites, les tremblements, ricanements, aboiements, mutisme, séquelles souvent irréversibles. Le choc traumatique apparaît comme la traduction psychique de l'incapacité de surmonter la peur, donc de demeurer un homme. En effet, les sentiments éprouvés lors de cette expérience de guerre sont en contradiction avec l'éducation que les garçons de cette époque ont reçue, qui identifiait la virilité au refoulement des émotions, qui enjoignait de ne pas admettre sa peur, de ne pas pleurer, de ne pas s'effondrer. Cette expérience eut un profond retentissement sur l'identité masculine ; les hommes doivent désormais composer avec leur faiblesse.

Lettre de Maurice Drans à sa fiancée, Dossier élèves p. 16

Correctif du tableau :

je te parle de ça [un champ de cadavres]	<i>2) je devrais te parler d'amour</i>
titubant	<i>Stable, solide</i>
ivre	<i>Lucide, clair</i>
abandonné	<i>indépendant</i>
frissonnant	<i>Résistant, chaud</i>
nafragé	<i>Invincible</i>
je tends les bras vers toi, je t'implore, je te supplie	<i>Je te protège, je te rassure</i>
je grince des dents pour ne pas pleurer = j'ai envie de pleurer	<i>Je n'ai pas besoin de pleurer, je suis assez fort pour ne pas avoir envie de pleurer</i>
<p>→1) Réalité <i>- du combat. L'horreur de cette guerre, le grand nombre de morts provoquent un sentiment de désespoir, la peur, la faiblesse, les pleurs,...</i></p>	<p>→3) Stéréotype <i>- de la virilité combattante. Image du soldat courageux, résistant, protecteur, victorieux,...</i></p>

Lettre de Victorine Garrigue à son mari Marcel, p. 17

On voit bien dans cette lettre l'injonction au courage qu'exprime Victorine Garrigue. Une telle assignation de genre est donc portée aussi bien par le sexe concerné que par l'autre. On voit que dans ce moment particulier de danger, Marcel Garrigue ne s'y conforme pas, refuse d'assumer ce rôle. Le moment de crise que constitue le conflit révèle ainsi la fragilité des identités et la marge individuelle de distanciation par rapport au stéréotype.

Correctif du tableau :

Citations	Reformulations
« une lettre pareille tout à fait découragée si peu courageux »	Marcel a eu un moment de découragement.
« malheureuse » « tu m'as fait beaucoup de peine »	Le découragement d'un homme... <i>entraîne malheur et tristesse pour sa femme.</i>
« Fais ton devoir » « Ne te révolte pas » « Fais ton devoir de Français »	Le courage est... <i>un devoir, un ordre à respecter.</i>
« que l'on n'ait rien à te reprocher »	Le courage est... <i>une valeur sociale, l'entourage attend des soldats qu'ils soient courageux.</i>
« lubie »	Le découragement est... <i>un caprice, une passade.</i>
« Mon frère (...) est tout à fait courageux ainsi que Aman et Borda. Je pense bien que tu les vaux »	Le courage permet... <i>de se mesurer aux autres.</i>
« tu ne rougiras pas »	Le découragement est... <i>une honte.</i>
« tu t'es trompé »	Le découragement est... <i>une erreur.</i>

Remise en cause du stéréotype viril

Ainsi, la Première Guerre mondiale va initier la remise en cause du stéréotype militaro-viril qui s'était développée au XIXe siècle avec la généralisation de la conscription.

Eclairage théorique sur le concept de stéréotype, p. 18

Au mythe viril avaient été étroitement liés le fait militaire et l'activité guerrière, au point que le combat avait constitué le critère sinon unique, du moins décisif de la virilité. La peur généralisée et racontée a contribué à rendre la frayeur acceptable. La technologie, les nouvelles armes ont permis aux hommes de s'affranchir de la force physique, ce qui remet en question aussi le modèle héroïque. La Grande Guerre marque l'entrée dans le XXe siècle, le siècle de la dévalorisation de la guerre et du guerrier et de la féminisation de la chose guerrière, puisque peu à peu les armées acceptent des femmes. C'est aussi la diffusion de la photographie qui démystifie le stéréotype viril, en rendant visible ce qui ne l'était pas jusque-là : les grands délabrements corporels provoqués par les combats, l'effraction psychique suscitée par les fatigues de la guerre.

Mais le stéréotype ne disparaît pas pour autant, si l'on pense à la présence des «Gueules cassées» à la signature du Traité de Versailles, nous l'avons vu, ou aux deux mille grands invalides placés en tête du défilé militaire sur les Champs-Élysées le 14 juillet 1919, qui incarnent une autre version du mythe viril, une virilité douloureuse ; la

blessure, la mutilation sont perçues comme une marque de courage au combat, ce critère central de la virilité guerrière, et de patriotisme.

Discussion et tableau de synthèse : Quelles atteintes à la virilité provoque la guerre ? A quelle remise en question le stéréotype viril est-il soumis? p. 18

Correctif du tableau :

STÉRÉOTYPE MILITARO-VIRIL	DÉCONSTRUCTION, RUPTURE
<p>Bravoure, courage, invulnérabilité, force physique utile au combat, affrontements interpersonnels, puissance, maîtrise des émotions. Posture dressée, en mouvement, au galop, sabre au clair. Retour héroïque des guerriers.</p>	<p>Grand nombre de morts et de blessés → vulnérabilité des soldats. Le soldat n'est plus celui qui tue, mais celui qui est tué. Il meurt couché, enterré. Les affrontements corporels sont rares, les nouvelles armes rendent les soldats impuissants. La peur touche tous les soldats, peur de la mort, des blessures ; ils souffrent de la séparation avec leur famille et ont parfois peur d'être trompés par leur femme.</p>
<p>CONTINUITÉ DU STÉRÉOTYPE</p>	<p>Certains se découragent, pleurent. Mutilations, traumatismes psychiques → perte de leur intégrité physique, de leur force, de la maîtrise de leur corps. Gueules cassées : souffrances physiques, perte de leur rôle social, isolement, exclusion. Perte du pouvoir de séduction. Vulnérabilité visible, affichée sur leur visage. Les femmes prennent conscience de la fragilité des hommes, notamment par leur activité d'infirmière, ce qui contribue à rapprocher les sexes.</p>
<p>Présence des Gueules cassées à la signature du Traité de Versailles et des mutilés en tête du cortège militaire du 14 juillet : blessure comme symbole du courage. Virilité douloureuse.</p>	

3. La vie des femmes pendant et au sortir de la guerre

Qu'a signifié pour les femmes la vie dans un pays en guerre ? Elles ont participé indirectement au conflit, en s'engageant professionnellement et dans des œuvres de bienfaisance, en prodiguant des soins et des consolations, en fournissant des vêtements, en remplaçant les maris mobilisés. L'emploi féminin se développe dans presque tous les secteurs. La guerre est l'occasion du développement du salariat et d'un recul du bénévolat. Elles exercent de nouveaux métiers, de nouvelles responsabilités, font la découverte d'une liberté accrue (elles vivent et sortent seules, ce qui était impensable avant la guerre), ainsi que de l'autonomie financière. Ces temps troublés leur ont permis de sortir de leur destin tout tracé. Mais elles connaissent aussi les souffrances des séparations et des deuils. Elles sont accablées de tâches et de devoirs ; elles doivent faire face à la pénurie.

La guerre les a-t-elle émancipées ? La mémoire collective a longtemps retenu l'idée d'une guerre émancipatrice, autour de la figure de la « Garçonne », des Années Folles. La question du caractère émancipateur ou non du conflit a été largement débattue entre historien-ne-s.

A la campagne

Appel aux femmes françaises, Dossier élèves p. 19

Réponses aux questions sur le texte :

1. *Viviani redoutait qu'en démarrant au mois d'août, la guerre mette en péril les moissons et les prochaines récoltes.*
2. *Il demande aux femmes d'assurer l'approvisionnement du pays.*
3. *Cet appel place les femmes en situation d'infériorité, car elles sont assimilées à leurs enfants (« femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la patrie ») et maintenues sous l'autorité de leur mari (« leur montrer (...) les récoltes rentrées »).*

Durant le conflit, les paysannes remplacent les hommes aux champs, endossent de nouvelles tâches comme la conduite des tracteurs, des attelages ou de la charrue, le ramassage du foin, des pommes de terre ; elles se mettent à labourer, à semer, à faucher, à tailler et sulfater la vigne, ce qui fait éclater l'ancienne division sexuelle des tâches.

Femmes au labour, p. 19

1. *Ce travail requiert de la force, de la persévérance, du courage,...*

Les paysannes assument l'essentiel du travail, s'épuisent et souffrent de surmenage. Elles décident des productions, dirigent la main d'oeuvre, vendent. Mais on redoute leur prise de pouvoir. Les cartes postales, journaux, ... donnent une image plus positive de la paysanne qu'avant la guerre : de lourdaude, elle est devenue courageuse.

Tableau, p. 21 : On peut faire remplir le tableau en masquant soit la première ligne, soit les lignes suivantes, selon le niveau des élèves.

Questions	Souhaits	Inquiétudes	Mots rassurants	- Conseils donnés - Raisons
As-tu vendu des pommes de terre.	Vivement demain pour te lire. Je serai peut-être embrassé davantage que sur les autres lettres.		Ce n'est pas la première fois qu'au 20 mai elles ne sont pas finies. Ça n'empêche pas des fois de bien récolter. En 1910, je les ai finies le 6 juin.	- Ou tu feras couper ton foin avant - Ces jours-ci, il sècherait bien.
Tu ne m'as pas dit si celles de la petit Chaîntre s'étaient bien faites et nos avoines sont-elles bien levées.				- L'ouche des Tourniaux sera bientôt bonne à faucher. - Il doit y avoir de l'herbe dans les prés.
	J'espère qu'avec ce beau temps vous arrivez tout de même au bout de votre ouvrage.			
Raconte-moi donc un peu comme c'est et si le blé de la Chaîntre aux Grains s'est refait un peu le poil.				
	Sans cela les foins se seraient bien rentrés et la moisson aussi.			- Je ferais beaucoup de Noires. - Elles donnent encore beaucoup plus que les autres et sont faciles à arracher.
Tu dois avoir du joli seigle et pour le moment bien épié.				

Synthèse, p. 21 :

Les cultivateurs mobilisés suivent de très près ce qui se fait en leur absence, multiplient leurs indications et leurs conseils et tracent le programme des travaux à faire dans le moindre détail. Peut-être que derrière la nostalgie et l'affection, on peut voir une certaine peur de perdre le pouvoir de décision.

En ville

Les ouvrières s'engagent dans l'industrie de guerre qui est mise sur pied, deviennent obusières, "munitionnettes", alors qu'elles avaient été tenues à l'écart de la métallurgie jusque-là. Elles ont besoin de compenser la perte du salaire du mari, les allocations ne suffisant pas pour vivre. Les salaires sont plus élevés que dans d'autres secteurs, mais ceux des femmes restent inférieurs de moitié à ceux des hommes et une femme seule vit très difficilement.

Ouvrières de guerre au travail, p. 22

Le travail dans les usines d'armement est pénible, dangereux et intensif.

Témoignage de Marcelle Capy, p. 22

D'autres reprennent la boutique de leur mari, ou deviennent également livreuses, "cheminottes", conductrices de tramways ou de taxi, receveuses, cuisinières dans les casernes, serveuses de café, ramoneuses, factrices, ouvrières textile, ébénistes, professions qu'elles n'avaient jamais exercées. Ainsi, ces métiers exclusivement masculins en temps de paix se féminisent. Elles s'engagent aussi dans les services publics administratifs ; les institutrices enseignent pour la première fois à des garçons. Avec l'accès à des professions masculines, elles sont valorisées dans leur travail et prennent conscience de leurs capacités. Elles gagnent aussi une indépendance financière nouvelle, car les salaires sont plus élevés que dans les traditionnels métiers féminins.

Les principales gagnantes de la guerre sont les jeunes filles de la bourgeoisie qui, plus encore que leurs sœurs des milieux populaires, peuvent aussi bénéficier des modifications significatives des pratiques vestimentaires (abandon du corset, des vêtements longs et ajustés, des chapeaux encombrants et parfois des chignons, cheveux courts) et d'une indéniable libération des mœurs.

Les journaux, revues, de nombreux ouvrages, des cartes font les louanges de l'action des femmes pendant la guerre, de leur dévouement, de leur courage, de leurs capacités. Les employeurs découvrent l'intérêt d'une main d'œuvre docile et consciencieuse.

Déclaration du directeur du Crédit Lyonnais, p. 23

- Les femmes sont plus dociles, plus consciencieuses, engendrent moins de dangers et se laissent moins tenter par les plaisirs de la ville (alcool, sexe, jeu).

Discussion : est-ce que ces stéréotypes ont perduré ? Correspondent-ils à une réalité ?

Mais on observe aussi de grandes résistances aux modifications des rôles : on cantonne les femmes à certaines fonctions, par exemple en ce qui concerne les tâches confiées

aux infirmières. De fortes réticences expriment la crainte d'une perte de prestige pour les hommes, de leur identité virile par le travail et de la masculinisation des femmes.

Crainte d'une perte de prestige pour les hommes et de la masculinisation des femmes, caricature, p. 23

Discuter des diminutifs « munitionnettes » et « cheminottes ». Que reflètent-ils ?

Les hommes craignent d'être dépossédés de leur identité virile par le travail des femmes. C'est ainsi qu'ils les affublent de diminutifs comme « munitionnettes ».

Les instituteurs de la Seine s'inquiètent de la féminisation de leur métier, p. 24

Le directeur de la Compagnie des omnibus, p. 24

Caractéristiques considérées comme féminines	Caractéristiques considérées comme masculines
<i>Moyens physiques insuffisants</i>	<i>Sûrs d'eux-mêmes</i>
<i>Faiblesse des nerfs</i>	<i>Calmes</i>
<i>Libre-arbitre limité, soumis à leurs réactions</i>	<i>Prompts et précis dans les décisions</i>
<i>Davantage sujettes aux accidents de circulation</i>	

Au sortir de la guerre

Dans la période d'immédiat après-guerre, on constate un certain nombre de retours en arrière :

- Les femmes sont licenciées des usines, la démobilisation est rapide et brutale. Le ministre promet un mois de salaire à celles qui quitteront leur poste avant le 5 décembre 1918. Les entreprises qui avaient embauché une femme de la famille d'un employé mobilisé la licencient sans scrupule au retour de l'homme. L'activité féminine va inverser la tendance du XIXe siècle et baisser jusqu'en 1968 dans le textile et le vêtement, mais le tertiaire va se féminiser.
- Durant la guerre, le discours de mobilisation destiné aux femmes avait transformé la maternité en devoir. Après le conflit, l'Etat développe une politique nataliste, par crainte de la dépopulation ; la répression de la contraception et de l'avortement s'accroît avec les lois de 1920 (qui punit sévèrement toute incitation directe ou indirecte à la contraception) et de 1923 (qui correctionnalise l'avortement). L'enfantement est présenté comme le rôle naturel des femmes, pour les plus extrémistes il est « l'impôt du sang » : au sacrifice des hommes sur les champs de bataille doit correspondre celui des femmes pour faire naître et élever des enfants.

Texte du Docteur Jacques-Amédée Doleris et de Jean Boucastel, p. 25

Discussion: la maternité est-elle le destin des femmes ? Une femme qui ne veut pas d'enfants est-elle une vraie femme ?

- Le droit de vote est accordé dans les pays anglo-saxons (Etats-Unis, Grande-Bretagne, Allemagne), mais refusé en France et en Italie, alors que les féministes l'avaient espéré. Sur le plan de la loi, la guerre n'a donc pas été l'occasion d'une promotion pour les femmes.
- Le culte des morts achève de remettre les femmes à leur place. La mémoire de la guerre est une mémoire d'hommes, qui confine les femmes dans des rôles de veuves et de mères éplorées. Ni les cérémonies, ni les monuments ne mentionnent la participation des femmes à l'effort de guerre. Seuls les combattants font l'objet d'un hommage. Les quelques monuments qui honorent des femmes sont érigés en mémoire des infirmières, dont les représentations exaltent les valeurs traditionnellement associées au féminin, comme nous l'avons vu.

Photos de deux monuments aux infirmières, pp. 25-26
On relèvera que sur le deuxième monument, qui est pourtant dédié aux infirmières, ne figure pas d'infirmière mais un poilu.

Les retrouvailles

A leur retour, les hommes reviennent choqués, se sentent coupables d'avoir survécu alors que nombre de leurs camarades sont morts ou blessés, sont profondément traumatisés. Le poids de la mort majoritairement supporté par les hommes est à l'origine d'un sentiment de rancune et d'envie vis-à-vis des femmes épargnées. Les femmes ont un sentiment de culpabilité, conscientes de cette inégalité devant les risques de mort. Ainsi, l'incompréhension au sein des couples fait exploser le taux de divorce.

Certains hommes ne retrouvent plus leurs femmes, elles leur paraissent frivoles, plus indépendantes, incapables de partager leur désarroi et leurs souffrances, insouciantes. Les retrouvailles procurent d'immenses joies et soulagement, mais furent aussi souvent tumultueuses. La guerre a détruit beaucoup de couples.

Extrait de l'ouvrage de F. Thébaud, p. 26

Conclusion

Les changements pour les femmes ont donc été superficiels et provisoires et la pensée dichotomique du masculin et du féminin est forte dans une société traumatisée par le deuil. La guerre, en exaltant les valeurs viriles, est conservatrice, défavorable à l'évolution des rôles sexuels.

Mais peut-être que sur le terrain des mœurs et des mentalités, les femmes ont acquis une certaine émancipation. Les distractions, la mode et les mœurs ont changé. Les femmes ont acquis une certaine liberté de mouvement grâce à des modifications de la mode, peuvent danser, faire du sport, sortir seules parfois. S'il y a une réelle démocratisation de la mode et des coiffures, la figure de la « Garçonne » est avant tout une figure mythique.

Mais les identités masculine et féminine se sont transformées et les relations entre hommes et femmes ont connu un changement en profondeur : rapprochement des rôles et atténuation de la hiérarchie.

Discussion et synthèse: la guerre a-t-elle émancipé les femmes ? p. 27

Correctif du tableau :

AVANTAGES, GAINS, PROGRES	DIFFICULTES, RETOURS EN ARRIÈRE AU SORTIR DE LA GUERRE, DECEPTIONS
<ul style="list-style-type: none"> - Expérience d'un rôle social par l'activité d'infirmière, moyen pour certaines de se réaliser, de sortir de leur foyer et d'exercer leurs capacités. - Occasion de relations égalitaires, voire d'une forme de domination (sur les blessés) - Après des « Gueules cassées », elles ont montré leur professionnalisme, prouvé leur courage et leur sang-froid. - Les soins aux blessés et le rapprochement physique qu'ils supposent ont contribué à une vision de la sexualité plus compréhensive et plus tendre. - Nouveaux métiers, nouvelles tâches, nouvelles responsabilités et prises de décisions - Valorisation dans le travail et prise de conscience de leurs capacités - Indépendance financière nouvelle - Liberté accrue, deviennent chefs de famille - Droit de vote dans de nombreux pays - Modifications significatives des pratiques vestimentaires et libération des mœurs 	<ul style="list-style-type: none"> - Mythe de l'ange blanc, de la femme salvatrice et consolatrice, renforcement des stéréotypes - Retour des hommes, réinstallation de leur autorité - Après l'armistice, les femmes sont licenciées des usines - Le Sénat rejette le droit de vote en France - Injonctions à la maternité - Répression accrue de la contraception et de l'avortement - Peur du travail des femmes (instituteurs), de leur masculinisation, critique virulente de la femme émancipée (« munionnettes ») - Les femmes ne sont pas mentionnées dans les commémorations, pas d'hommages rendus, absentes de la mémoire de la guerre
<p style="text-align: center;">CONCLUSION</p> <p>Mais ce retour en arrière de l'après-guerre ne pourra pas stopper une évolution qui avait déjà commencé avant, vers un accès plus égalitaire aux études et au travail salarié, vers une indépendance économique et une émancipation dans son corps. La guerre a ouvert des brèches dans la répartition des tâches ou l'équilibre des pouvoirs, a contribué à accroître contradictions et tensions.</p> <ul style="list-style-type: none"> - Changements du regard que les hommes portent sur les femmes, qui les voyaient comme fragiles. - Changements du regard sur les hommes, apprentissage de la vulnérabilité. Les barrières entre les sexes se sont déplacées. Changements de leur mode de relation. Adoucissement de la relation entre les sexes, le mariage d'amour se développe dans les années 1920-1960. Divorces augmentent. Le sentiment anti-guerre se développe, avec le rejet de l'ancienne éthique virile, une préférence résolue pour la réflexion plutôt que 	

l'action, et une sensibilité accrue à la vulnérabilité, en particulier du psychisme humain.

Bibliographie

- Audouin-Rouzeau, S. (2011). Conclusion. La Grande Guerre et l'histoire de la virilité. et Armées et guerre : une brèche au cœur du modèle viril ? In A. Corbin, J.-J. Courtine & G. Vigarello (Ed.), *Histoire de la virilité*, tome 2, pp.403-410 et tome 3, pp. 201-223. Paris : Seuil.
- Capdevila, L., Rouquet, F., Virgili, F. & Voldman, D. (2003/2010). *Sexes, genre et guerres. (France, 1914-1945)*. Paris : Payot & Rivages.
- Delaporte, S. (1996/2004). *Gueules cassées de la Grande Guerre*. Paris : Agnès Viénot.
- Knibiehler, Y. (2004). Les anges blancs : naissance difficile d'une profession féminine. In E. Morin-Rotureau (Ed.), *1914-1918 : combats de femmes. Les femmes, pilier de l'effort de guerre*, (pp. 47-63). Paris : Autrement.
- Thébaud, F. (1986/2013). *La Femme au temps de la guerre de 14*. Paris : Payot & Rivages.
- Zaretsky, E. (2010). Psychanalyse, vulnérabilité et guerre. *Le Coq-héron* 2/2010 (n° 201), p. 143-162. www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2010-2-page-143.htm